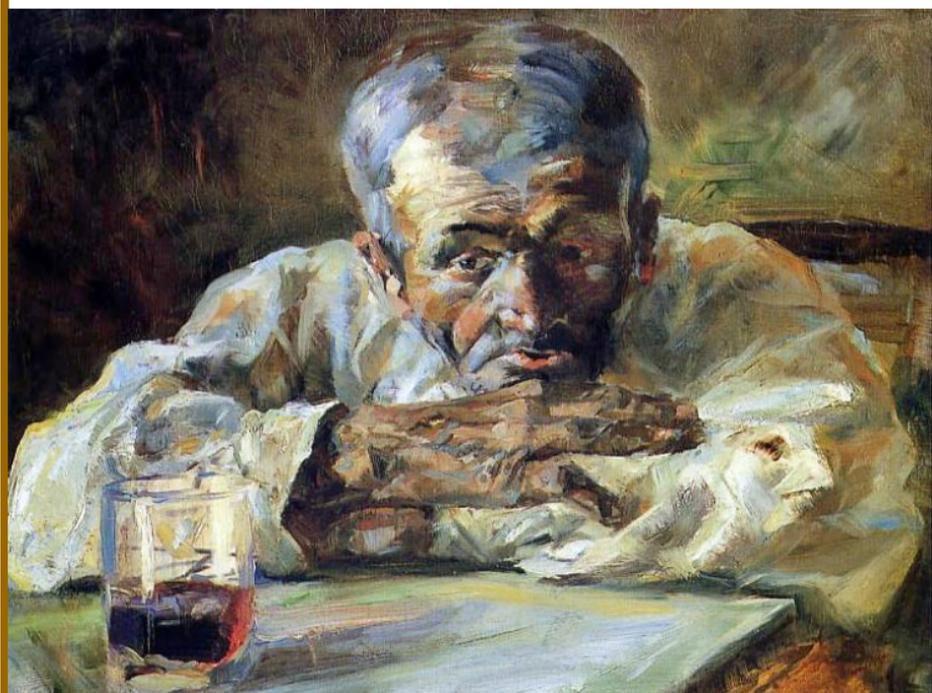


GUILLAUME  
APOLLINAIRE

# Alcools



*Speakerty*



---

# ALCOOLS

D'autres œuvres disponibles en lecture et en pdf sur  
Speakerty.com :

POÉSIE :

[BAUDELAIRE, Charles - \*Les Fleurs du Mal\*](#)

[HUGO, Victor - \*Les Contemplations\*](#)

NOUVELLES :

[MAUPASSANT, Guy de - \*Contes de La Bécasse\*](#)

ESSAIS :

[MONTAIGNE, Michel de - \*Essais\*](#)

FABLES :

[LA FONTAINE, Jean de - \*Fables de La Fontaine\*](#)

ROMANS :

[MADAME DE LA FAYETTE - \*La Princesse de Clèves\*](#)

[MONTESQUIEU - \*Lettres Persanes\*](#)

[STENDHAL - \*Le Rouge et Le Noir\*](#)

THÉÂTRE :

[RACINE, Jean - \*Phèdre\*](#)

---

GUILLAUME  
APOLLINAIRE

ALCOOLS

*Speakerty*



---

# Table

## ALCOOLS

<u>ZONE</u> .....	12
<u>LE PONT MIRABEAU</u> .....	19
<u>LA CHANSON DU MAL-AIMÉ</u> .....	20
<u>LES COLCHIQUES</u> .....	33
<u>PALAIS</u> .....	34
<u>CHANTRE</u> .....	36
<u>CRÉPUSCULE</u> .....	36
<u>ANNIE</u> .....	37
<u>LA MAISON DES MORTS</u> .....	38
<u>CLOTILDE</u> .....	47
<u>CORTÈGE</u> .....	47
<u>MARIZIBILL</u> .....	51
<u>LE VOYAGEUR</u> .....	51
<u>MARIE</u> .....	54
<u>LA BLANCHE NEIGE</u> .....	55
<u>POÈME LU AU MARIAGE D'ANDRÉ SALMON</u> .....	56
<u>L'ADIEU</u> .....	59
<u>SALOMÉ</u> .....	59
<u>LA PORTE</u> .....	60
<u>MERLIN ET LA VIEILLE FEMME</u> .....	61
<u>SALTIMBANQUES</u> .....	63
<u>LE LARRON</u> .....	64
<u>LE VENT NOCTURNE</u> .....	70
<u>LUL DE FALTENIN</u> .....	71
<u>LA TZIGANE</u> .....	73
<u>L'ERMITE</u> .....	74

<u>AUTOMNE</u> .....	78
<u>L'ÉMIGRANT DE LANDOR ROAD</u> .....	78
<u>ROSEMONDE</u> .....	81
<u>LE BRASIER</u> .....	82
<u>RHÉNANES</u> .....	85
<u>NUIT RHÉNANE</u> .....	85
<u>MAI</u> .....	85
<u>LA SYNAGOGUE</u> .....	86
<u>LES CLOCHES</u> .....	87
<u>LA LORELEY</u> .....	88
<u>SCHINDERHANNES</u> .....	90
<u>RHÉNANE D'AUTOMNE</u> .....	92
<u>LES SAPINS</u> .....	94
<u>LES FEMMES</u> .....	95
<u>SIGNE</u> .....	97
<u>UN SOIR</u> .....	97
<u>LA DAME</u> .....	98
<u>LES FIANÇAILLES</u> .....	99
<u>CLAIR DE LUNE</u> .....	103
<u>1909</u> .....	104
<u>À LA SANTÉ</u> .....	105
<u>AUTOMNE MALADE</u> .....	108
<u>HÔTELS</u> .....	109
<u>CORS DE CHASSE</u> .....	111
<u>VENDÉMAIRE</u> .....	111





# ALCOOLS



## ZONE

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et  
romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme  
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient  
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin  
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui  
chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les  
journaux  
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures  
policieres  
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom

Neuve et propre du soleil elle était le clairon  
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-  
dactylographes  
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y  
passent  
Le matin par trois fois la sirène y gémit  
Une cloche rageuse y aboie vers midi  
Les inscriptions des enseignes et des murailles  
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent  
J'aime la grâce de cette rue industrielle  
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue  
des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant  
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc  
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades  
René Dalize  
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église  
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez  
du dortoir en cachette  
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège  
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste  
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ  
C'est le beau lys que tous nous cultivons  
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent  
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère  
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières  
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité  
C'est l'étoile à six branches  
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le  
dimanche

---

C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs  
Il détient le record du monde pour la hauteur  
Pupille Christ de l'œil  
Vingtième pupille des siècles il sait y faire  
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans  
l'air  
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder  
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée  
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur  
Les anges voltigent autour du joli voltigeur  
Icare Enoch Elie Apollonius de Thyane  
Flottent autour du premier aéroplane  
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que  
transporte la Sainte-Eucharistie

Ces prêtres qui montent éternellement en élevant l'hostie  
L'avion se pose enfin sans refermer les ailes  
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles  
À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux  
D'Afrique arrivent les ibis les flamands les marabouts  
L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes  
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première  
tête  
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri  
Et d'Amérique vient le petit colibri  
De Chine sont venus les pihis longs et souples  
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples  
Puis voici la colombe esprit immaculé  
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé  
Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre  
Un instant voile tout de son ardente cendre

Les sirènes laissant les périlleux détroits  
Arrivent en chantant bellement toutes trois  
Et tous aigle phénix et pihis de la Chine  
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule

Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent  
L'angoisse de l'amour te serre le gosier  
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé  
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un  
monastère  
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une  
prière  
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire  
pétille  
Les étincelles de ton rire dorent le fonds de ta vie  
C'est un tableau pendu dans un sombre musée  
Et quelquefois tu vas la regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont  
ensanglantées  
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au  
déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé  
à Chartres  
Le sang de votre Sacré-Cœur m'a inondé à Montmartre  
Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses  
L'amour dont je souffre est une maladie honteuse  
Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie

et dans l'angoisse

C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée  
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année  
Avec tes amis tu te promènes en barque  
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux  
Turbiasques  
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs  
Et parmi les algues nagent les poissons images du  
Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de  
Prague

Tu te sens tout heureux une rose est sur la table  
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose  
La cétoine qui dort dans le cœur de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit  
Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis  
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour  
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours  
Et tu recules aussi dans ta vie lentement  
En montant au Hradchin et le soir en écoutant  
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves  
belle et qui est laide

Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde

On y loue des chambres en latin Cubicula locanda

Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à

Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction

Comme un criminel on te met en état d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages

Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge

Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans

J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je

voudrais sangloter

Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres

émigrants

Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des  
enfants

Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-  
Lazare

Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages

Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine

Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune

Une famille transporte un édredon rouge comme vous

transportez votre cœur

Cet édreton et nos rêves sont aussi irréels  
Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent  
Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges  
Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue  
Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs  
Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque  
Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant devant le zinc d'un bar crapuleux  
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis  
cependant

Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant  
Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible  
ma bouche

Tu es seul le matin va venir

Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive  
C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie  
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied  
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée  
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre  
croyance  
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

---

## LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souviennne  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe

Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

---

## LA CHANSON DU MAL-AIMÉ

*À Paul Léautaud*

Et je chantais cette romance

En 1903 sans savoir  
Que mon amour à la semblance  
Du beau Phénix s'il meurt un soir  
Le Matin voit sa renaissance

*Un soir de demi-brume à Londres  
Un voyou qui ressemblait à  
Mon amour vint à ma rencontre  
Et le regard qu'il me jeta  
Me fit baisser les yeux de honte*

*Je suivis ce mauvais garçon  
Qui sifflotait mains dans les poches  
Nous semblions entre les maisons  
Onde ouverte de la mer Rouge  
Lui les Hébreux moi Pharaon*

*Que tombent ces vagues de briques  
Si tu ne fus pas bien aimée  
Je suis le souverain d'Égypte  
Sa sœur-épouse son armée  
Si tu n'es pas l'amour unique*

*Au tournant d'une rue brûlant  
De tous les feux de ses façades  
Plaies du brouillard sanguinolent  
Où se lamentaient les façades  
Une femme lui ressemblant*

*C'était son regard d'inhumaine  
La cicatrice à son cou nu*

*Sortit saoule d'une taverne  
Au moment où je reconnus  
La fausseté de l'amour même*

*Lorsqu'il fut de retour enfin  
Dans sa patrie le sage Ulysse  
Son vieux chien de lui se souvint  
Près d'un tapis de haute lisse  
Sa femme attendait qu'il revînt*

*L'époux royal de Sacontale  
Las de vaincre se réjouit  
Quand il la retrouva plus pâle  
D'attente et d'amour yeux pâlis  
Caressant sa gazelle mâle*

*J'ai pensé à ces rois heureux  
Lorsque le faux amour et celle  
Dont je suis encore amoureux  
Heurtant leurs ombres infidèles  
Me rendirent si malheureux*

*Regrets sur quoi l'enfer se fonde  
Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes vœux  
Pour son baiser les rois du monde  
Seraient morts les pauvres fameux  
Pour elle eussent vendu leur ombre*

*J'ai hiverné dans mon passé  
Revienne le soleil de Pâques  
Pour chauffer un cœur plus glacé*

*Que les quarante de Sébaste  
Moins que ma vie martyrisée*

*Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire  
Avons-nous assez divagué  
De la belle aube au triste soir*

*Adieu faux amour confondu  
Avec la femme qui s'éloigne  
Avec celle que j'ai perdue  
L'année dernière en Allemagne  
Et que je ne reverrai plus*

*Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses*

*Je me souviens d'une autre année  
C'était l'aube d'un jour d'avril  
J'ai chanté ma joie bien-aimée  
Chanté l'amour à voix virile  
Au moment d'amour de l'année*

AUBADE

CHANTÉE À LÆTARE, UN AN PASSÉ

C'est le printemps viens-t'en Pâquette  
Te promener au bois joli  
Les poules dans la cour caquètent  
L'aube au ciel fait de roses plis  
L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus  
Ils s'embrassent à bouches folles  
Devant des sites ingénus  
Où sous les roses qui feuilloient  
De beaux dieux roses dansent nus

Viens ma tendresse est la régente  
De la floraison qui paraît  
La nature est belle et touchante  
Pan sifflote dans la forêt  
Les grenouilles humides chantent

*Beaucoup de ces dieux ont péri  
C'est sur eux que pleurent les saules  
Le grand Pan l'amour Jésus-Christ  
Sont bien morts et les chats miaulent  
Dans la cour je pleure à Paris*

*Moi qui sais des lais pour les reines  
Les complaintes de mes années  
Des hymnes d'esclave aux murènes*

*La romance du mal-aimé  
Et des chansons pour les sirènes*

*L'amour est mort j'en suis tremblant  
J'adore de belles idoles  
Les souvenirs lui ressemblant  
Comme la femme de Mausole  
Je reste fidèle et dolent*

*Je suis fidèle comme un dogue  
Au maître le lierre au tronc  
Et les Cosaques Zaporogues  
Ivrognes pieux et larrons  
Aux steppes et au décalogue*

*Portez comme un joug le Croissant  
Qu'interrogent les astrologues  
Je suis le Sultan tout-Puissant  
Ô mes Cosaques Zaporogues  
Votre Seigneur éblouissant*

*Devenez mes sujets fidèles  
Leur avait écrit le Sultan  
Ils rirent à cette nouvelle  
Et répondirent à l'instant  
À la lueur d'une chandelle*

RÉPONSE DES COSAQUES ZAPOROGUES

AU SULTAN DE CONSTANTINOPLE

Plus criminel que Barrabas  
Cornu comme les mauvais anges  
Quel Belzébuth es-tu là-bas  
Nourri d'immondice et de fange  
Nous n'irons pas à tes sabbats

Poisson pourri de Salonique  
Long collier des sommeils affreux  
D'yeux arrachés à coup de pique  
Ta mère fit un pet foireux  
Et tu naquies de sa colique

Bourreau de Podolie Amant  
Des plaies des ulcères des croûtes  
Groin de cochon cul de jument  
Tes richesses garde-les toutes  
Pour payer tes médicaments

*Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses*

*Regret des yeux de la putain  
Et belle comme une panthère  
Amour vos baisers florentins*

*Avaient une saveur amère  
Qui a rebuté nos destins*

*Ses regards laissaient une traîne  
D'étoiles dans les soirs tremblants  
Dans ses yeux nageaient les sirènes  
Et nos baisers mordus sanglants  
Faisaient pleurer nos fées marraines*

*Mais en vérité je l'attends  
Avec mon cœur avec mon âme  
Et sur le pont des Reviens-t'en  
Si jamais revient cette femme  
Je lui dirai Je suis content*

*Mon cœur et ma tête se vident  
Tout le ciel s'écoule par eux  
Ô mes tonneaux des Danaïdes  
Comment faire pour être heureux  
Comme un petit enfant candide*

*Je ne veux jamais l'oublier  
Ma colombe ma blanche rade  
Ô marguerite exfoliée  
Mon île au loin ma Désirade  
Ma rose mon giroflier*

*Les satyres et les pyraustes  
Les égyptans les feux follets  
Et les destins damnés ou faustes  
La corde au cou comme à Calais*

*Sur ma douleur quel holocauste*

*Douleur qui doubles les destins  
La licorne et le capricorne  
Mon âme et mon corps incertain  
Te fuient ô bûcher divin qu'ornent  
Des astres des fleurs du matin*

*Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire  
Tes prêtres fous t'ont-ils paré  
Tes victimes en robe noire  
Ont-elles vainement pleuré  
Malheur dieu qu'il ne faut pas croire*

*Et toi qui me suis en rampant  
Dieu de mes dieux morts en automne  
Tu mesures combien d'empans  
J'ai droit que la terre me donne  
Ô mon ombre ô mon vieux serpent*

*Au soleil parce que tu l'aimes  
Je t'ai menée souviens-t'en bien  
Ténébreuse épouse que j'aime  
Tu es à moi en n'étant rien  
Ô mon ombre en deuil de moi-même*

*L'hiver est mort tout enneigé  
On a brûlé les ruches blanches  
Dans les jardins et les vergers  
Les oiseaux chantent sur les branches  
Le printemps clair l'avril léger*

*Mort d'immortels argyraspides  
La neige aux boucliers d'argent  
Fuit les dendrophores livides  
Du printemps cher aux pauvres gens  
Qui resourient les yeux humides*

*Et moi j'ai le cœur aussi gros  
Qu'un cul de dame damascène  
Ô mon amour je t'aimais trop  
Et maintenant j'ai trop de peine  
Les sept épées hors du fourreau*

*Sept épées de mélancolie  
Sans morfil ô claires douleurs  
Sont dans mon cœur et la folie  
Veut raisonner pour mon malheur  
Comment voulez-vous que j'oublie*

## LES SEPT ÉPEES

La première est toute d'argent  
Et son nom tremblant c'est Pâline  
Sa lame un ciel d'hiver neigeant  
Son destin sanglant gibeline  
Vulcain mourut en la forgeant

La seconde nommée Noubosse

Est un bel arc-en-ciel joyeux  
Les dieux s'en servent à leurs noces  
Elle a tué trente Bé-Rieux  
Et fut douée par Carabosse

La troisième bleu féminin  
N'en est pas moins un chibriape  
Appelé Lul de Faltenin  
Et que porte sur une nappe  
L'Hermès Ernest devenu nain

La quatrième Malourène  
Est un fleuve vert et doré  
C'est le soir quand les riveraines  
Y baignent leurs corps adorés  
Et des chants de rameurs s'y traînent

La cinquième Sainte-Fabeau  
C'est la plus belle des quenouilles  
C'est un cyprès sur un tombeau  
Où les quatre vents s'agenouillent  
Et chaque nuit c'est un flambeau

La sixième métal de gloire  
C'est l'ami aux si douces mains  
Dont chaque matin nous sépare  
Adieu voilà votre chemin  
Les coqs s'épuisaient en fanfares

Et la septième s'exténue  
Une femme une rose morte

Merci que le dernier venu  
Sur mon amour ferme la porte  
Je ne vous ai jamais connue

*Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses*

*Les démons du hasard selon  
Le chant du firmament nous mènent  
À sons perdus leurs violons  
Font danser notre race humaine  
Sur la descente à reculons*

*Destins destins impénétrables  
Rois secoués par la folie  
Et ces grelottantes étoiles  
De fausses femmes dans vos lits  
Aux déserts que l'histoire accable*

*Luitpold le vieux prince régent  
Tuteur de deux royautés folles  
Sanglote-t-il en y songeant  
Quand vacillent les lucioles  
Mouches dorées de la Saint-Jean*

*Près d'un château sans châtelaine*

*La barque aux barcarols chantants  
Sur un lac blanc et sous l'haleine  
Des vents qui tremblent au printemps  
Voguait cygne mourant sirène*

*Un jour le roi dans l'eau d'argent  
Se noya puis la bouche ouverte  
Il s'en revint en surnageant  
Sur la rive dormir inerte  
Face tournée au ciel changeant*

*Juin ton soleil ardente lyre  
Brûle mes doigts endoloris  
Triste et mélodieux délire  
J'erre à travers mon beau Paris  
Sans avoir le cœur d'y mourir*

*Les dimanches s'y éternisent  
Et les orgues de Barbarie  
Y sanglotent dans les cours grises  
Les fleurs aux balcons de Paris  
Penchent comme la tour de Pise*

*Soirs de Paris ivres du gin  
Flambant de l'électricité  
Les tramways feux verts sur l'échine  
Musiquent au long des portées  
De rails leur folie de machines*

*Les cafés gonflés de fumée  
Crient tout l'amour de leurs tziganes*

*De tous leurs siphons enrhumés  
De leurs garçons vêtus d'un pagne  
Vers toi toi que j'ai tant aimée*

*Moi qui sais des lais pour les reines  
Les plaintes de mes années  
Des hymnes d'esclave aux murènes  
La romance du mal-aimé  
Et des chansons pour les sirènes*

---

## LES COLCHIQUES

Le pré est vénéneux mais joli en automne  
Les vaches y paissant  
Lentement s'empoisonnent  
Le colchique couleur de cerne et de lilas  
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là  
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne  
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas  
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica  
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères  
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières

Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement  
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent  
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

---

## PALAIS

*À Max Jacob*

Vers le palais de Rosemonde au fond du Rêve  
Mes rêveuses pensées pieds nus vont en soirée  
Le palais don du roi comme un roi nu s'élève  
Des chairs fouettées de roses de la roseraie

On voit venir au fond du jardin mes pensées  
Qui sourient du concert joué par les grenouilles  
Elles ont envie des cyprès grandes quenouilles  
Et le soleil miroir des roses s'est brisé

Le stigmaté sanglant des mains contre les vitres  
Quel archer mal blessé du couchant le troua  
La résine qui rend amer le vin de Chypre  
Ma bouche aux agapes d'agneau blanc l'éprouva

Sur les genoux pointus du monarque adultère  
Sur le mai de son âge et sur son trente et un

Madame Rosemonde roule avec mystère  
Ses petits yeux tout ronds pareils aux yeux des Huns

Dame de mes pensées au cul de perle fine  
Dont ni perle ni cul n'égale l'orient  
Qui donc attendez-vous  
De rêveuses pensées en marche à l'Orient  
Mes plus belles voisines

Toc toc Entrez dans l'antichambre le jour baisse  
La veilleuse dans l'ombre est un bijou d'or cuit  
Pendez vos têtes aux patères par les tresses  
Le ciel presque nocturne a des lueurs d'aiguilles

On entra dans la salle à manger les narines  
Reniflaient une odeur de graisse et de graillon  
On eut vingt potages dont trois couleur d'urine  
Et le roi prit deux œufs pochés dans du bouillon

Puis les marmitons apportèrent les viandes  
Des rôtis de pensées mortes dans mon cerveau  
Mes beaux rêves mort-nés en tranches bien saignantes  
Et mes souvenirs faisandés en godiveaux

Or ces pensées mortes depuis des millénaires  
Avaient le fade goût des grands mammouths gelés  
Les os ou songe-creux venaient des ossuaires  
En danse macabre aux plis de mon cercelet

Et tous ces mets criaient des choses nonpareilles  
Mais nom de Dieu !

Ventre affamé n'a pas d'oreilles  
Et les convives mastiquaient à qui mieux mieux

Ah ! nom de Dieu ! qu'ont donc crié ces entrecôtes  
Ces grands pâtés ces os à moelle et mirotons  
Langues de feu où sont-elles mes pentecôtes  
Pour mes pensées de tous pays de tous les temps

---

## CHANTRE

Et l'unique cordeau des trompettes marines

---

## CRÉPUSCULE

*À Mademoiselle Marie Laurencin*

Frôlée par les ombres des morts  
Sur l'herbe où le jour s'exténue  
L'arlequine s'est mise nue  
Et dans l'étang mire son corps

Un charlatan crépusculaire  
Vante les tours que l'on va faire  
Le ciel sans teinte est constellé  
D'astres pâles comme du lait

Sur les tréteaux l'arlequin blême  
Salue d'abord les spectateurs  
Des sorciers venus de Bohême  
Quelques fées et les enchanteurs

Ayant décroché une étoile  
Il la manie à bras tendu  
Tandis que des pieds un pendu  
Sonne en mesure les cymbales

L'aveugle berce un bel enfant  
La biche passe avec ses faons  
Le nain regarde d'un air triste  
Grandir l'arlequin trismégiste

---

## ANNIE

Sur la côte du Texas  
Entre Mobile et Galveston il y a  
Un grand jardin tout plein de roses  
Il contient aussi une villa

Qui est une grande rose

Une femme se promène souvent  
Dans le jardin toute seule  
Et quand je passe sur la route bordée de tilleuls  
Nous nous regardons

Comme cette femme est mennonite  
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons  
Il en manque deux à mon veston  
La dame et moi suivons presque le même rite

---

## LA MAISON DES MORTS

*À Maurice Raynal*

S'étendant sur les côtés du cimetière  
La maison des morts l'encadrait comme un cloître  
À l'intérieur de ses vitrines  
Pareilles à celles des boutiques de modes  
Au lieu de sourire debout  
Les mannequins grimaçaient pour l'éternité

Arrivé à Munich depuis quinze ou vingt jours  
J'étais entré pour la première fois et par hasard  
Dans ce cimetière presque désert

Et je claquais des dents  
Devant toute cette bourgeoisie  
Exposée et vêtue le mieux possible  
En attendant la sépulture

Soudain  
Rapide comme ma mémoire

Les yeux se rallumèrent  
De cellule vitrée en cellule vitrée  
Le ciel se peupla d'une apocalypse  
Vivace  
Et la terre plate à l'infini  
Comme avant Galilée  
Se couvrit de mille mythologies immobiles  
Un ange en diamant brisa toutes les vitrines  
Et les morts m'accostèrent  
Avec des mines de l'autre monde

Mais leur visage et leurs attitudes  
Devinrent bientôt moins funèbres  
Le ciel et la terre perdirent  
Leur aspect fantasmagorique

Les morts se réjouissaient  
De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière  
Ils riaient de leur ombre et l'observaient  
Comme si véritablement  
C'eût été leur vie passée

Alors je les dénombrai

Ils étaient quarante-neuf hommes  
Femmes et enfants

Qui embellissaient à vue d'œil  
Et me regardaient maintenant  
Avec tant de cordialité  
Tant de tendresse même  
Que les prenant en amitié

Tout à coup  
Je les invitai à une promenade  
Loin des arcades de leur maison

Et tous bras dessus bras dessous  
Fredonnant des airs militaires  
Oui tous vos péchés sont absous  
Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville  
Et rencontrions souvent  
Des parents des amis qui se joignaient  
À la petite troupe des morts récents  
Tous étaient si gais  
Si charmants si bien portants  
Qui bien malin qui aurait pu  
Distinguer les morts des vivants

Puis dans la campagne  
On s'éparpilla  
Deux cheveu-légers nous joignirent  
On leur fit fête

Ils coupèrent du bois de viorne  
Et de sureau  
Dont ils firent des sifflets  
Qu'il distribuèrent aux enfants

Plus tard dans un bal champêtre  
Les couples mains sur les épaules  
Dansèrent au son aigre des cithares

Ils n'avaient pas oublié la danse  
Ces morts et ces mortes  
On buvait aussi  
Et de temps à autre une cloche  
Annonçait qu'un nouveau tonneau  
Allait être mis en perce  
Une morte assise sur un banc  
Près d'un buisson d'épine-vinette  
Laisait un étudiant  
Agenouillé à ses pieds  
Lui parler de fiançailles

Je vous attendrai  
Dix ans vingt ans s'il le faut  
Votre volonté sera la mienne

Je vous attendrai

Toute votre vie  
Répondait la morte

Des enfants  
De ce monde ou bien de l'autre  
Chantaient de ces rondes  
Aux paroles absurdes et lyriques  
Qui sans doute sont les restes  
Des plus anciens monuments poétiques  
De l'humanité

L'étudiant passa une bague  
À l'annulaire de la jeune morte

Voici le gage de mon amour  
De nos fiançailles  
Ni le temps ni l'absence  
Ne nous feront oublier nos promesses  
Et un jour nous aurons une belle noce  
Des touffes de myrte  
À nos vêtements et dans vos cheveux  
Un beau sermon à l'église  
De longs discours après le banquet  
Et de la musique  
De la musique

Nos enfants  
Dit la fiancée  
Seront plus beaux plus beaux encore  
Hélas ! la bague était brisée  
Que s'ils étaient d'argent ou d'or  
D'émeraude ou de diamant  
Seront plus clairs plus clairs encore  
Que les astres du firmament

Que la lumière de l'aurore  
Que vos regards mon fiancé  
Auront meilleure odeur encore  
Hélas ! la bague était brisée  
Que le lilas qui vient d'éclorre  
Que le thym la rose ou qu'un brin  
De lavande ou de romarin

Les musiciens s'en étant allés  
Nous continuâmes la promenade

Au bord d'un lac  
On s'amusa à faire des ricochets  
Avec des cailloux plats  
Sur l'eau qui dansait à peine

Des barques étaient amarrées  
Dans un havre

On les détacha  
Après que toute la troupe se fut embarquée  
Et quelques morts ramaient  
Avec autant de vigueur que les vivants

À l'avant du bateau que je gouvernais  
Un mort parlait avec une jeune femme  
Vêtue d'une robe jaune  
D'un corsage noir  
Avec des rubans bleus et d'un chapeau gris  
Orné d'une seule petite plume défrisée

Je vous aime  
Disait-il  
Comme le pigeon aime la colombe  
Comme l'insecte nocturne  
Aime la lumière

Trop tard  
Répondait la vivante  
Repoussez repoussez cet amour défendu  
je suis mariée  
Voyez l'anneau qui brille  
Mes mains tremblent  
Je pleure et je voudrais mourir

Les barques étaient arrivées  
À un endroit où les cheveu-légers  
Savaient qu'un écho répondait de la rive  
On ne se lassait point de l'interroger  
Il y eut des questions si extravagantes  
Et des réponses tellement pleines d'à-propos  
Que c'était à mourir de rire  
Et le mort disait à la vivante

Nous serions si heureux ensemble  
Sur nous l'eau se refermera  
Mais vous pleurez et vos mains tremblent  
Aucun de nous ne reviendra

On reprit terre et ce fut le retour  
Les amoureux s'entr'aimaient  
Et par couples aux belles bouches

Marchaient à distances inégales  
Les morts avaient choisi les vivants  
Et les vivants  
Des mortes  
Un genévrier parfois  
Faisait l'effet d'un fantôme  
Les enfants déchiraient l'air  
En soufflant les joues creuses  
Dans leurs sifflets de viorne

Ou de sureau  
Tandis que les militaires  
Chantaient des tyroliennes  
En se répondant comme on le fait  
Dans la montagne

Dans la ville  
Notre troupe diminua peu à peu  
On se disait  
Au revoir  
À demain  
À bientôt

Beaucoup entraient dans les brasseries  
Quelques-uns nous quittèrent  
Devant une boucherie canine  
Pour y acheter leur repas du soir

Bientôt je restai seul avec ces morts  
Qui s'en allaient tout droit  
Au cimetière

Où  
Sous les Arcades  
Je les reconnus  
Couchés

Immobiles  
Eh bien vêtus  
Attendant la sépulture derrière les vitrines

Ils ne se doutaient pas  
De ce qui s'était passé  
Mais les vivants en gardaient le souvenir  
C'était un bonheur inespéré

Et si certain  
Qu'ils ne craignaient point de le perdre

Ils vivaient si noblement  
Que ceux qui la veille encore  
Les regardaient comme leurs égaux  
Ou même quelque chose de moins  
Admiraient maintenant  
Leur puissance leur richesse et leur génie  
Car il y a-t-il rien qui vous élève  
Comme d'avoir aimé un mort ou une morte  
On devient si pur qu'on en arrive  
Dans les glaciers de la mémoire  
À se confondre avec le souvenir  
On est fortifié pour la vie  
Et l'on n'a plus besoin de personne

---

CLOTILDE

L'anémone et l'ancolie  
Ont poussé dans le jardin  
Où dort la mélancolie  
Entre l'amour et le dédain

Il y vient aussi nos ombres  
Que la nuit dissipera  
Le soleil qui les rend sombres  
Avec elles disparaîtra

Les déités des eaux vives  
Laissent couler leurs cheveux  
Passe il faut que tu poursuives  
Cette belle ombre que tu veux

---

CORTÈGE

*À M. Léon Bailby*

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau

Qui nidifie en l'air  
À la limite où notre sol brille déjà  
Baisse ta deuxième paupière la terre t'éblouit  
Quand tu lèves la tête

Et moi aussi de près je suis sombre et terne  
Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes  
Une main qui tout à coup se pose devant les yeux  
Une voûte entre vous et toutes les lumières  
Et je m'éloignerai m'illuminant au milieu d'ombres  
Et d'alignements d'yeux des astres bien-aimés

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau  
Qui nidifie en l'air  
À la limite où brille déjà ma mémoire  
Baisse ta deuxième paupière

Ni à cause du soleil ni à cause de la terre  
Mais pour ce feu oblong dont l'intensité ira s'augmentant  
Au point qu'il deviendra un jour l'unique lumière

Un jour  
Un jour je m'attendais moi-même  
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes  
Pour que je sache enfin celui-là que je suis  
Moi qui connais les autres

Je les connais par les cinq sens et quelques autres  
Il me suffit de voir leurs pieds pour pouvoir refaire ces  
gens à milliers  
De voir leurs pieds paniques un seul de leurs cheveux

Ou leur langue quand il me plaît de faire le médecin  
Ou leurs enfants quand il me plaît de faire le prophète  
Les vaisseaux des amateurs la plume de mes confrères  
La monnaie des aveugles les mains des muets  
Ou bien encore à cause du vocabulaire et non de  
l'écriture  
Une lettre écrite par ceux qui ont plus de vingt ans  
Il me suffit de sentir l'odeur de leurs églises  
L'odeur des fleuves dans leurs villes  
Le parfum des fleurs dans les jardins publics  
Ô Corneille Agrippa l'odeur d'un petit chien m'eût suffi

Pour décrire exactement tes concitoyens de Cologne  
Leurs rois-mages et la ribambelle ursuline  
Qui t'inspirait l'erreur touchant toutes les femmes  
Il me suffit de goûter la saveur du laurier qu'on cultive  
pour que j'aime ou que je bafoue  
Et de toucher les vêtements  
Pour ne pas douter si l'on est frileux ou non  
Ô gens que je connais  
Il me suffit d'entendre le bruit de leurs pas  
Pour pouvoir indiquer à jamais la direction qu'ils ont  
prise  
Il me suffit de tous ceux-là pour me croire le droit  
De ressusciter les autres  
Un jour je m'attendais moi-même  
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes  
Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime  
Parmi lesquels je n'étais pas  
Les géants couverts d'algues passaient dans leurs villes  
Sous-marines où les tours seules étaient des îles

Et cette mer avec les clartés de ses profondeurs  
Coulait sang de mes veines et fait battre mon cœur  
Puis sur terre il venait mille peuplades blanches  
Dont chaque homme tenait une rose à la main  
Et le langage qu'ils inventaient en chemin  
Je l'appris de leur bouche et je le parle encore

Le cortège passait et j'y cherchais mon corps  
Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même  
Amenaient un à un les morceaux de moi-même  
On me bâtit peu à peu comme on élève une tour  
Les peuples s'entassaient et je parus moi-même  
Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines

Temps passés Trépassés Les dieux qui me formâtes  
Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes  
Et détournant mes yeux de ce vide avenir  
En moi-même je vois tout le passé grandir

Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore  
Près du passé luisant demain est incolore  
Il est informe aussi près de ce qui parfait  
Présente tout ensemble et l'effort et l'effet

---

## MARIZIBILL

Dans la Haute-Rue à Cologne  
Elle allait et venait le soir  
Offerte à tous en tout mignonne  
Puis buvait lasse des trottoirs  
Très tard dans les brasseries borgnes

Elle se mettait sur la paille  
Pour un maquereau roux et rose  
C'était un juif il sentait l'ail  
Et l'avait venant de Formose  
Tirée d'un bordel de Changai

Je connais gens de toutes sortes  
Ils n'égalent pas leurs destins  
Indécis comme feuilles mortes  
Leurs yeux sont des feux mal éteints  
Leurs cœurs bougent comme leurs portes

---

## LE VOYAGEUR

*À Fernand Fleuret*

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

Tu regardais un banc de nuages descendre  
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures  
Et de tous ces regrets de tous ces repentirs  
Te souviens-tu  
Vagues poissons arcs fleurs surmarines  
Une nuit c'était la mer  
Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste  
Auprès de Luxembourg  
Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ  
Quelqu'un avait un furet  
Un autre un hérisson  
L'on jouait aux cartes  
Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares  
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient  
Et vomissaient la nuit le soleil des journées  
Ô matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons  
Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés  
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé

Le plus jeune en mourant tomba sur le côté

Ô vous chers compagnons  
Sonneries électriques des gares chant des moissonneuses  
Traîneau d'un boucher régiment des rues sans nombre

Cavalerie des ponts nuits livides de l'alcool  
Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des  
paysages  
Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres  
J'écoutais cette nuit au déclin de l'été  
Un oiseau langoureux et toujours irrité  
Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre

Mais tandis que mourants roulaient vers l'estuaire  
Tous les regards tous les regards de tous les yeux  
Les bords étaient déserts herbus silencieux  
Et la montagne à l'autre rive était très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant  
Contre le mont passèrent des ombres vivaces  
De profil ou soudain tournant leurs vagues faces  
Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire  
Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement  
Et ces ombres barbues pleuraient humainement  
En glissant pas à pas sur la montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces vieilles photographies  
Te souviens-tu du jour où une abeille tomba dans le feu  
C'était tu t'en souviens à la fin de l'été

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés  
L'aîné portait au cou une chaîne de fer  
Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Europe

---

## MARIE

Vous y dansiez petite fille  
Y danserez-vous mère-grand  
C'est la maclotte qui sautille  
Toutes les cloches sonneront  
Quand donc reviendrez-vous Marie

Des masques sont silencieux  
Et la musique est si lointaine  
Qu'elle semble venir des cieux

Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine  
Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige  
Flocons de laine et ceux d'argent  
Des soldats passent et que n'ai-je  
Un cœur à moi ce cœur changeant  
Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux  
Crépus comme mer qui moutonne  
Sais-je où s'en iront tes cheveux  
Et tes mains feuilles de l'automne  
Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine  
Un livre ancien sous le bras  
Le fleuve est pareil à ma peine  
Il s'écoule et ne tarit pas  
Quand donc finira la semaine

---

## LA BLANCHE NEIGE

Les anges les anges dans le ciel  
L'un est vêtu en officier

L'un est vêtu en cuisinier  
Et les autres chantent

Bel officier couleur du ciel  
Le doux printemps longtemps après Noël  
Te médaillera d'un beau soleil  
D'un beau soleil

Le cuisinier plume les oies  
Ah ! tombe neige  
Tombe et que n'ai-je  
Ma bien-aimée entre mes bras

---

## POÈME LU AU MARIAGE D'ANDRÉ SALMON

*Le 13 juillet 1909*

En voyant des drapeaux ce matin je ne me suis pas dit  
Voilà les riches vêtements des pauvres  
Ni la pudeur démocratique veut me voiler sa douleur  
Ni la liberté en honneur fait qu'on imite maintenant  
Les feuilles ô liberté végétale ô seule liberté terrestre  
Ni les maisons flambent parce qu'on partira pour ne plus  
revenir  
Ni ces mains agitées travailleront demain pour nous tous  
Ni même on a pendu ceux qui ne savaient pas profiter de

la vie

Ni même on renouvelle le monde en reprenant la Bastille

Je sais que seuls le renouvellent ceux qui sont fondés en

poésie

On a pavoisé Paris parce que mon ami André Salmon s'y

marie

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit

Au temps de notre jeunesse

Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube

Épris épris des mêmes paroles dont il faudra changer le

sens

Trompés trompés pauvres petits et ne sachant pas encore

rire

La table et les deux verres devinrent un mourant qui nous

jeta le dernier regard d'Orphée

Les verres tombèrent se brisèrent

Et nous apprîmes à rire

Nous partîmes alors pèlerins de la perte

À travers les rues à travers les contrées à travers la raison

Je le revis au bord du fleuve sur lequel flottait Ophélie

Qui blanche flotte encore les nénuphars

Il s'en allait au milieu des Hamlets blafards

Sur la flûte jouant les airs de la folie

Je le revis près d'un moujik mourant compter les

béatitudes

En admirant la neige semblable aux femmes nues

Je le revis faisant ceci ou cela en l'honneur des mêmes

paroles

Qui changent la face des enfants et je dis toutes ces

choses

Souvenir et Avenir parce que mon ami André Salmon se marie

Réjouissons-nous non pas parce que notre amitié a été le fleuve qui nous a fertilisés

Terrains riverains dont l'abondance est la nourriture que tous espèrent

Ni parce que nos verres nous jettent encore une fois le regard d'Orphée mourant

Ni parce que nous avons tant grandi que beaucoup pourraient confondre nos yeux et les étoiles

Ni parce que les drapeaux claquent aux fenêtres des citoyens qui sont contents depuis cent ans d'avoir la vie et de menues choses à défendre

Ni parce que fondés en poésie nous avons des droits sur les paroles qui forment et défont l'Univers

Ni parce que nous pouvons pleurer sans ridicule et que nous savons rire

Ni parce que nous fumons et buvons comme autrefois

Réjouissons-nous parce que directeur du feu et des poètes  
L'amour qui emplit ainsi que la lumière

Tout le solide espace entre les étoiles et les planètes

L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami André Salmon se marie

---

## L'ADIEU

J'ai cueilli ce brin de bruyère  
L'automne est morte souviens-t'en  
Nous ne nous verrons plus sur terre  
Odeur du temps brin de bruyère  
Et souviens-toi que je t'attends

---

## SALOMÉ

Pour que sourie encore une fois Jean-Baptiste  
Sire je danserais mieux que les séraphins  
Ma mère dites-moi pourquoi vous êtes triste  
En robe de comtesse à côté du Dauphin

Mon cœur battait battait très fort à sa parole  
Quand je dansais dans le fenouil en écoutant  
Et je brodais des lys sur une banderole  
Destinée à flotter au bout de son bâton

Et pour qui voulez-vous qu'à présent je la brode  
Son bâton refléurit sur les bords du Jourdain  
Et tous les lys quand vos soldats ô roi Hérode  
L'emmenèrent se sont flétris dans mon jardin

Venez tous avec moi là-bas sous les quinconces

Ne pleure pas ô joli fou du roi  
Prends cette tête au lieu de ta marotte et danse  
N'y touchez pas son front ma mère est déjà froid

Sire marchez devant trabants marchez derrière  
Nous creuserons un trou et l'y enterrerons  
Nous planterons des fleurs et danserons en rond  
Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma jarretière  
Le roi sa tabatière  
L'infante son rosaire  
Le curé son bréviaire

---

## LA PORTE

La porte de l'hôtel sourit terriblement  
Qu'est-ce que cela peut me faire ô ma maman  
D'être cet employé pour qui seul rien n'existe  
Pi-mus couples allant dans la profonde eau triste  
Ange frais débarqués à Marseille hier matin  
J'entends mourir et remourir un chant lointain  
Humble comme je suis qui ne suis rien qui vaille

Enfant je t'ai donné ce que j'avais travaillé

---

## MERLIN ET LA VIEILLE FEMME

Le soleil ce jour-là s'étalait comme un ventre  
Maternel qui saignait lentement sur le ciel  
La lumière est ma mère ô lumière sanglante  
Les nuages coulaient comme un flux menstruel

Au carrefour où nulle fleur sinon la rose  
Des vents mais sans épine n'a fleuri l'univers  
Merlin guettait la vie et l'éternelle cause  
Qui fait mourir et puis renaître l'univers

Une vieille sur une mule à chape verte  
S'en vint suivant la berge du fleuve en aval  
Et l'antique Merlin dans la plaine déserte  
Se frappait la poitrine en s'écriant Rival

Ô mon être glacé dont le destin m'accable  
Dont ce soleil de chair grelotte veux-tu voir  
Ma Mémoire venir et m'aimer ma semblable  
Et quel fils malheureux et beau je veux avoir

Son geste fit crouler l'orgueil des cataclysmes  
Le soleil en dansant remuait son nombril  
Et soudain le printemps d'amour et d'héroïsme  
Amena par la main un jeune jour d'avril

Les voies qui viennent de l'ouest étaient couvertes  
D'ossements d'herbes drues de destins et de fleurs  
Des monuments tremblants près des charognes vertes  
Quand les vents apportaient des poils et des malheurs

Laissant sa mule à petits pas s'en vint l'amante  
À petits coups le vent défriait ses atours  
Puis les pâles amants joignant leurs mains démentes  
L'entrelac de leurs doigts fut leur seul laps d'amour

Elle balla mimant un rythme d'existence  
Criant depuis cent ans j'espérais ton appel  
Les astres de ta vie influaient sur ma danse  
Morgane regardait du haut du mont Gibel

Ah ! qu'il fait doux danser quand pour vous se déclare  
Un mirage où tout chante et que les vents d'horreur  
Feignant d'être le rire de la lune hilare  
Et d'effrayer les fantômes avant-coureurs

J'ai fait des gestes blancs parmi les solitudes  
Des lémures couraient peupler les cauchemars  
Mes tournoîments exprimaient les béatitudes  
Qui toutes ne sont rien qu'un pur effet de l'Art

Je n'ai jamais cueilli que la fleur d'aubépine  
Aux printemps finissants qui voulaient défleurir  
Quand les oiseaux de proie proclamaient leurs rapines  
D'agneaux mort-nés et d'enfants-dieux qui vont mourir

Et j'ai vieilli vois-tu pendant ta vie je danse  
Mais j'eusse été tôt lasse et l'aubépine en fleurs  
Cet avril aurait eu la pauvre confidence  
D'un corps de vieille morte en mimant la douleur

Et leurs mains s'élevaient comme un vol de colombes  
Clarté sur qui la nuit fondit comme un vautour.  
Puis Merlin s'en alla vers l'est disant Qu'il monte  
Le fils de la Mémoire égale de l'Amour

Qu'il monte de la fange ou soit une ombre d'homme  
Il sera bien mon fils mon ouvrage immortel  
Le front nimbé de feu sur le chemin de Rome  
Il marchera tout seul en regardant le ciel

La dame qui m'attend se nomme Viviane  
Et vienne le printemps des nouvelles douleurs  
Couché parmi la marjolaine et les pas-d'âne  
Je m'éterniserai sous l'aubépine en fleurs

---

## SALTIMBANQUES

*À Louis Dumur*

Dans la plaine les baladins  
S'éloignent au long des jardins  
Devant l'huis des auberges grises  
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant  
Les autres suivent en rêvant

Chaque arbre fruitier se résigne  
Quand de très loin ils lui font signe

Ils ont des poids ronds ou carrés  
Des tambours des cerceaux dorés  
L'ours et le singe animaux sages  
Quêtent des sous sur leur passage

---

## LE LARRON

### CHŒUR

Maraudeur étranger malheureux malhabile  
Voleur voleur que ne demandais-tu ces fruits  
Mais puisque tu as faim que tu es en exil  
Il pleure il est barbare et bon pardonnez-lui

### LARRON

Je confesse le vol des fruits doux des fruits mûrs  
Mais ce n'est pas l'exil que je viens simuler  
Et sachez que j'attends de moyennes tortures  
Injustes si je rends tout ce que j'ai volé

## VIEILLARD

Issu de l'écume des mers comme Aphrodite  
Sois docile puisque tu es beau Naufragé  
Vois les sages te font des gestes socratiques  
Vous parlerez d'amour quand il aura mangé

## CHŒUR

Maraudeur étranger malhabile et malade  
Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit  
Qui charma de leurs Zacinthe et les Cyclades  
As-tu feint d'avoir faim quand tu volas les fruits

## LARRON

Possesseurs de fruits mûrs que dirai-je aux insultes  
Oùir ta voix figure en nénie ô maman  
Puisqu'ils n'eurent enfin la pubère et l'adulte  
Du prétexte sinon que s'aimer nuitamment

Il y avait des fruits tout ronds comme des âmes  
Et des amandes de pomme de pin jonchaient  
Votre jardin marin où j'ai laissé mes rames  
Et mon couteau punique au pied de ce pêcher

Les citrons couleur d'huile et à saveur d'eau froide  
Pendaient parmi les fleurs des citronniers tordus  
Les oiseaux de leur bec ont blessé vos grenades

Et presque toutes les figues étaient fendues

## L'ACTEUR

Il entra dans la salle aux fresques qui figurent  
L'inceste solaire et nocturne dans les nues  
Assieds-toi là pour mieux ouïr les voix ligures  
Au son des cinyres des Lydiennes nues

Or les hommes ayant des masques de théâtre  
Et les femmes ayant des colliers où pendait  
La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre  
Parlaient entre eux le langage de la Chaldée

Les autans langoureux dehors feignaient l'automne  
Les convives c'étaient tant de couples d'amants  
Qui dirent tour à tour Voleur je te pardonne.  
Reçois d'abord le sel puis le pain de froment

Le brouet qui froidit sera fade à tes lèvres  
Mais l'outre en peau de bouc maintient frais le vin blanc  
Par ironie veux-tu qu'on serve un plat de fèves  
Ou des beignets de fleurs trempés dans du miel blond

Une femme lui dit Tu n'invoques personne  
Crois-tu donc au hasard qui coule au sablier  
Voleur connais-tu mieux les lois malgré les hommes  
Veux-tu le talisman heureux de mon collier

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques

Emplissez de noix la besace du héros  
Il est plus noble que le paon pythagorique  
Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

Qui donc es-tu toi qui nous vins grâce au vent scythe  
Il en est tant venu par la route ou la mer  
Conquérants égarés qui s'éloignaient trop vite  
Colonnes de clins d'yeux qui fuyaient aux éclairs

### CHŒUR

Un homme bègue ayant au front deux jets de flammes  
Passa menant un peuple infime pour l'orgueil  
De manger chaque jour les cailles et la manne  
Et d'avoir vu la mer ouverte comme un œil

Les piseurs d'eau barbus coiffés de bandelettes  
Noires et blanches contre les maux et les sorts  
Revenaient de l'Euphrate et les yeux des chouettes  
Attiraient quelquefois les chercheurs de trésors

Cet insecte jaseur ô poète barbare  
Regagnait chastement à l'heure d'y mourir  
La forêt précieuse aux oiseaux gemmipares  
Aux crapauds que l'azur et les sources mûrissent.

Un triomphe passait gémir sous l'arc-en-ciel  
Avec de blêmes laurés debout dans les chars  
Les statues suant les scurriles les agnelles

Et l'angoisse rauque des paonnes et des jars

Les veuves précédaient en égrenant des grappes  
Les évêques noirs révéraient sans le savoir  
Au triangle isocèle ouvert au mors des chapes  
Pallas et chantaient l'hymne à la belle mais noire

Les chevaucheurs nous jetèrent dans l'avenir  
Les alcancies pleines de cendre ou bien de fleurs  
Nous aurons des baisers florentins sans le dire  
Mais au jardin ce soir tu vins sage et voleur

Ceux de ta secte adorent-ils un signe obscène ;  
Belphégor le soleil le silence ou le chien  
Cette furtive ardeur des serpents qui s'entr'aiment

## L'ACTEUR

Et le larron des fruits cria Je suis chrétien

## CHŒUR

Ah ! Ah ! les colliers tinteront cherront les masques  
Va-t'en va-t'en contre le feu l'ombre prévaut  
Ah ! Ah ! le larron de gauche dans la bourrasque  
Rira de toi comme hennissent les chevaux

## FEMME

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques  
Emplissez de noix la besace du héros  
Il est plus noble que le paon pythagorique  
Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

### CHŒUR

Ah ! Ah ! nous secouerons toute la nuit les sistres  
La voix ligure était-ce donc un talisman  
Et si tu n'es pas de droite tu es sinistre  
Comme une tache grise ou le pressentiment

Puisque l'absolu choit la chute est une preuve  
Qui double devient triple avant d'avoir été  
Nous avouons que les grossesses nous émeuvent  
Les ventres pourront seuls nier l'aséité

Vois les vases sont pleins d'humides fleurs morales  
Va-t'en mais dénudé puisque tout est à nous  
Oùis du chœur des vents les cadences plagales  
Et prends l'arc pour tuer l'unicorne ou le gnou

L'ombre équivoque et tendre est le deuil de ta chair  
Et sombre elle est humaine et puis la nôtre aussi  
Va-t'en le crépuscule a des lueurs légères  
Et puis aucun de nous ne croirait tes récits

Il brillait et attirait comme la pantaure  
Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée

Et les femmes la nuit feignant d'être des taures  
L'eussent aimé comme on l'aima puisqu'en effet

Il était pâle il était beau comme un roi ladre  
Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée  
La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre  
Au lieu du roseau triste et du funèbre faix

Que n'alla-t-il vivre à la cour du roi d'Édesse  
Maigre et magique il eût scruté le firmament  
Pâle et magique il eût aimé des poétesses  
Juste et magique il eût épargné les démons

Va-t'en errer crédule et roux avec ton ombre  
Soit ! la triade est mâle et tu es vierge et froid  
Le tact est relatif mais la vue est oblongue  
Tu n'as de signe que le signe de la croix

---

## LE VENT NOCTURNE

Oh ! les cimes des pins grincent en se heurtant  
Et l'on entend aussi se lamenter l'autan  
Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales  
Les elfes rire au vent ou corner aux rafales  
Attys Attys Attys charmant et débraillé  
C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé

Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique  
La forêt fuit au loin comme une armée antique  
Dont les lances ô pins s'agitent au tournant  
Les villages éteints méditent maintenant  
Comme les vierges les vieillards et les poètes  
Et ne s'éveilleront au pas de nul venant  
Ni quand sur leurs pigeons fondront les gypaètes

---

## LUL DE FALTENIN

*À Louis de Gonzague Frick*

Sirènes j'ai rampé vers vos  
Grottes tiriez aux mers la langue  
En dansant devant leurs chevaux  
Puis battiez de vos ailes d'anges  
Et j'écoutais ces chœurs rivaux

Une arme ô ma tête inquiète  
J'agite un feuillard défleuri  
Pour écarter l'haleine tiède  
Qu'exhalent contre mes grands cris  
Vos terribles bouches muettes

Il y a là-bas la merveille  
Au prix d'elle que valez-vous

Le sang jaillit de mes otelles  
À mon aspect et je l'avoue  
Le meurtre de mon double orgueil

Si les bateliers ont ramé  
Loin des lèvres à fleur de l'onde  
Mille et mille animaux charmés  
Flairant la route à la rencontre  
De mes blessures bien-aimées

Leurs yeux étoiles bestiales  
Éclairent ma compassion  
Qu'importe ma sagesse égale  
Celle des constellations  
Car c'est moi seul nuit qui t'étoile

Sirènes enfin je descends  
Dans une grotte avide J'aime  
Vos yeux Les degrés sont glissants  
Au loin que vous devenez naines  
N'attirez plus aucun passant

Dans l'attente et bien-apprise  
J'ai vu feuilleter nos forêts  
Mer le soleil se gargarise  
Où les matelots désiraient  
Que vergues et mâts reverdissent

Je descends et le firmament  
S'est changé très vite en méduse  
Puisque je flambe atrocement

Que mes bras seuls sont les excuses  
Et les torches de mon tourment

Oiseaux tiriez aux mers la langue  
Le soleil d'hier m'a rejoint  
Les otelles nous ensanglantent  
Dans le nid des Sirènes loin  
Du troupeau d'étoiles oblongues

---

## LA TZIGANE

La tzigane savait d'avance  
Nos deux vies barrées par les nuits  
Nous lui dûmes adieu et puis  
De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé  
Dansa debout quand nous voulûmes  
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes  
Et les mendiants leurs Ave

On sait très bien que l'on se damne  
Mais l'espoir d'aimer en chemin  
Nous fait penser main dans la main  
À ce qu'a prédit la tzigane

---

L'ERMITE

*À Felix Fénéon*

Un ermite déchaux près d'un crâne blanchi  
Cria Je vous maudis martyres et détresses  
Trop de tentations malgré moi me caressent  
Tentations de lune et de logomachies

Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis mes prières  
Ô chef de morte Ô vieil ivoire Orbites Trous  
Des narines rongées J'ai faim Mes cris s'enrouent  
Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère

Ô Seigneur flagellez les nuées du coucher  
Qui vous tendent au ciel de si jolis culs roses  
Et c'est le soir les fleurs de jour déjà se closent  
Et les souris dans l'ombre incantent le plancher

Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre  
L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie  
La mourre jeu du nombre illusoire des doigts  
Seigneur faites Seigneur qu'un jour je m'enamoure

J'attends celle qui me tendra ses doigts menus  
Combien de signes blancs aux ongles les paresseuses

Les mensonges pourtant j'attends qu'elle les dresse  
Ses mains enamourées devant moi l'Inconnue

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorne  
Pourtant malgré son bel effroi concupiscent  
Comme un poupon chéri mon sexe est innocent  
D'être anxieux seul et debout comme une borne

Seigneur le Christ est nu jetez jetez sur lui  
La robe sans couture éteignez les ardeurs  
Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures  
Quand isochrones choient des gouttes d'eau de pluie

J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses  
As-tu sué du sang Christ dans Gethsémani  
Crucifié réponds Dis non Moi je le nie  
Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose

J'écoutais à genoux toquer les battements  
Du cœur le sang roulait toujours en ses artères  
Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaires  
Et mon aorte était avare éperdument

Une goutte tomba Sueur Et sa couleur  
Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des damnés  
Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez  
À cause des parfums violents de mes fleurs

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu  
De vol très indolent me tendre un beau calice  
J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice

Tissé de crins soyeux par de cruels canuts

Vertuchou Riotant des vulves des papesses  
De saintes sans tetons j'irai vers les cités  
Et peut-être y mourir pour ma virginité  
Parmi les mains les peaux les mots et les promesses

Malgré les autans bleus je me dresse divin  
Comme un rayon de lune adoré par la mer  
En vain j'ai supplié tous les saints aémères  
Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain

Et je marche Je fuis ô nuit Lilith ulule  
Et clame vainement et je vois de grands yeux  
S'ouvrir tragiquement Ô nuit je vois tes cieux  
S'étoiler calmement de splendides pilules

Un squelette de reine innocente est pendu  
À un long fil d'étoile en désespoir sévère  
La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert  
Quand meurt le jour avec un râle inattendu

Et je marche je fuis ô jour l'émoi de l'aube  
Ferma le regard fixe et doux de vieux rubis  
Des hiboux et voici le regard des brebis  
Et des truies aux tetins roses comme des lobes

Des corbeaux éployés comme des tildes font  
Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr  
Non loin des bourgs où des chaumières sont impures  
D'avoir des hiboux morts cloués à leur plafond

Mes kilomètres longs Mes tristesses plénières  
Les squelettes de doigts terminant les sapins  
Ont égaré ma route et mes rêves poupins  
Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières

Enfin Ô soir pâmé Au bout de mes chemins  
La ville m'apparut très grave au son des cloches  
Et ma luxure meurt à présent que j'approche  
En entrant j'ai béni les foules des deux mains

Cité j'ai ri de tes palais tels que des truffes  
Blanches au sol fouillé de clairières bleues  
Or mes désirs s'en vont tous à la queue leu leu  
Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe

Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés  
Et Seigneur je suis saint par le vœu des amantes  
Zélotide et Lorie Louise et Diamante  
On dit Tu peux savoir ô toi l'effarouché

Ermite absous nos fautes jamais vénielles  
Ô toi le pur et le contrit que nous aimons  
Sache nos cœurs cache les jeux que nous aimons  
Et nos baisers quintessenciés comme du miel

Et j'absous les aveux pourpres comme leur sang  
Des poétesses nues des fées des fornarines  
Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine  
Lorsque je vois le soir les couples s'enlaçant

Car je ne veux plus rien sinon laisser se clore  
Mes yeux couple lassé au verger pantelant  
Plein du râle pompeux des groseilliers sanglants  
Et de la sainte cruauté des passiflores

---

## AUTOMNE

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux  
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne  
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne  
Une chanson d'amour et d'infidélité  
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise

Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été  
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

---

## L'ÉMIGRANT DE LANDOR ROAD

*À André Billy*

Le chapeau à la main il entra du pied droit  
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi  
Ce commerçant venait de couper quelques têtes  
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête

La foule en tous les sens remuait en mêlant  
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre  
Et des mains vers le ciel plein de lacs de lumière  
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs

Mon bateau partira demain pour l'Amérique  
Et je ne reviendrai jamais  
Avec l'argent gagné dans les prairies lyriques  
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat des Indes  
Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin  
Mais habillé de neuf je veux dormir enfin  
Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant déshabillés  
Battirent leurs habits puis les lui essayèrent  
Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé  
Au rabais l'habilla comme un millionnaire

Au dehors les années  
Regardaient la vitrine  
Les mannequins victimes  
Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les journées veuves

Les vendredis sanglants et lents d'enterrements  
De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent  
Quand la femme du diable a battu son amant

Puis dans un port d'automne aux feuilles indécises  
Quand les mains de la foule y feuilloient aussi  
Sur le pont du vaisseau il posa sa valise  
Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces  
Laisaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés  
Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses  
Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés

Il regarda longtemps les rives qui moururent  
Seuls des bateaux d'enfant tremblaient à l'horizon  
Un tout petit bouquet flottant à l'aventure  
Couvrit l'Océan d'une immense floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la gloire  
Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins  
Et l'on tissait dans sa mémoire  
Une tapisserie sans fin  
Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux  
Ces tisseuses têtues qui sans cesse interrogent  
Il se maria comme un doge  
Aux cris d'une sirène moderne sans époux

Gonfle-toi vers la nuit Ô Mer Les yeux des squales

Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement  
Des cadavres de jours rongés par les étoiles  
Parmi le bruit des flots et les derniers serments

---

## ROSEMONDE

*À André Derain*

Longtemps au pied du perron de  
La maison où entra la dame  
Que j'avais suivie pendant deux  
Bonnes heures à Amsterdam  
Mes doigts jetèrent des baisers

Mais le canal était désert  
Le quai aussi et nul ne vit  
Comment mes baisers retrouvèrent  
Celle à qui j'ai donné ma vie  
Un jour pendant plus de deux heures

Je la surnommaï Rosemonde  
Voulant pouvoir me rappeler  
Sa bouche fleurie en Hollande  
Puis lentement je m'allai  
Pour quêter la Rose du Monde

---

## LE BRASIER

*À Paul-Napoléon Roinard*

J'ai jeté dans le noble feu  
Que je transporte et que j'adore  
De vives mains et même feu  
Ce Passé ces têtes de morts  
Flamme je fais ce que tu veux

Le galop soudain des étoiles  
N'étant que ce qui deviendra  
Se mêle au hennissement mâle  
Des centaures dans leurs haras  
Et des grand'plaintes végétales

Où sont ces têtes que j'avais  
Où est le Dieu de ma jeunesse  
L'amour est devenu mauvais  
Qu'au brasier les flammes renaissent  
Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des flammes  
Nos cœurs pendent aux citronniers  
Les têtes coupées qui m'acclament  
Et les astres qui ont saigné

Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville  
T'y fixe comme un vêtement  
Partant à l'amphion docile  
Tu subis tous les tons charmants  
Qui rendent les pierres agiles

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable  
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple  
innombrablement  
Les membres des intercis flambent auprès de moi  
Éloignez du brasier les ossements  
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices  
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent  
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur  
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes  
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs  
Voici ma vie renouvelée  
De grands vaisseaux passent et repassent  
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée  
Ses flammes sont immenses  
Il n'y a plus rien de commun entre moi  
Et ceux qui craignent les brûlures

Descendant des hauteurs où pense la lumière  
Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles

L'avenir masqué flambé en traversant les cieux

Nous attendons ton bon plaisir ô mon amie

J'ose à peine regarder la divine mascarade

Quand bleuira sur l'horizon la Désirade

Au delà de notre atmosphère s'élève un théâtre

Que construit le ver Zamir sans instrument

Puis le soleil revint ensoleiller les places

D'une ville marine apparue contremont

Sur les toits se reposaient les colombes lasses

Et le troupeau de sphinx regagne la sphingerie

À petits pas Il orra le chant du pâtre toute la vie

Là-haut le théâtre est bâti avec le feu solide

Comme les astres dont se nourrit le vide

Et voici le spectacle

Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil

Ma tête mes genoux mes coudes vain pentacle

Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles

Des acteurs inhumains claires bêtes nouvelles

Donnent des ordres aux hommes apprivoisés

Terre

Ô Déchirée que les fleuves ont reprise

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingeries

Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât

---

## RHÉNANES

### NUIT RHÉNANE

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une  
flamme

Écoutez la chanson lente d'un batelier

Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes

Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde

Que je n'entende plus le chant du batelier

Et mettez près de moi toutes les filles blondes

Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent

Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter

La voix chante toujours à en râle-mourir

Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

## MAI

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin

Des dames regardaient du haut de la montagne  
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne  
Qui donc a fait pleurer les saules riverains

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière  
Les pétales tombés des cerisiers de mai  
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée  
Les pétales flétris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement  
Un ours un singe un chien menés par des tziganes  
Suivaient une roulotte traînée par un âne  
Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes  
Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines  
De lierre de vigne vierge et de rosiers  
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers  
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

## LA SYNAGOGUE

Ottomar Scholem et Abraham Loeweren  
Coiffés de feutres verts le matin du sabbat  
Vont à la synagogue en longeant le Rhin  
Et les coteaux où les vignes rougissent là-bas

Ils se disputent et crient des choses qu'on ose à peine traduire  
Bâtard conçu pendant les règles ou Que le diable entre

dans ton père

Le vieux Rhin soulève sa face ruisselante et se détourne  
pour sourire

Ottomar Scholem et Abraham Loeweren sont en colère

Parce que pendant le sabbat on ne doit pas fumer

Tandis que les chrétiens passent avec des cigares allumés

Et parce qu'Ottomar et Abraham aiment tous deux

Lia aux yeux de brebis et dont le ventre avance un peu

Pourtant tout à l'heure dans la synagogue l'un après  
l'autre

Ils baiseron la thora en soulevant leur beau chapeau

Parmi les feuillards de la fête des cabanes

Ottomar en chantant sourira à Abraham

Ils déchanteront sans mesure et les voix graves des  
hommes

Feront gémir un Léviathan au fond du Rhin comme une  
voix d'automne

Et dans la synagogue pleine de chapeaux on agitera les  
loulabim

Hanoten ne Kamoth bagoim tholahoth baleoumim

## LES CLOCHES

Mon beau tzigane mon amant

Écoute les cloches qui sonnent

Nous nous aimions éperdument

Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés  
Toutes les cloches à la ronde  
Nous ont vus du haut des clochers  
Et le disent à tout le monde

Demain Cyprien et Henri  
Marie Ursule et Catherine  
La boulangère et son mari  
Et puis Gertrude ma cousine

Souriront quand je passerai  
Je ne saurai plus où me mettre  
Tu seras loin Je pleurerai  
J'en mourrai peut-être

## LA LORELEY

*À Jean Sève*

À Bacharach il y avait une sorcière blonde  
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer  
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

Ô belle Loreley aux yeux pleins de pierreries  
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits

Ceux qui m'ont regardé évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries  
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley  
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Évêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge  
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain  
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure  
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là  
Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances  
Menez jusqu'au couvent cette femme en démence

Va-t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants  
Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre  
La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des  
astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut

Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve  
Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés  
Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle  
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient  
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley  
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

## SCHINDERHANNES

*À Marius-Ary Leblond*

Dans la forêt avec sa bande  
Schinderhannes s'est désarmé  
Le brigand près de sa brigande  
Hennit d'amour au joli mai

Benzel accroupi lit la Bible  
Sans voir que son chapeau pointu  
À plume d'aigle sert de cible  
À Jacob Born le mal foutu

Juliette Blaesius qui rote  
Fait semblant d'avoir le hoquet  
Hannes pousse une fausse note  
Quand Schulz vient portant un baquet

Et s'écrie en versant des larmes  
Baquet plein de vin parfumé  
Viennent aujourd'hui les gendarmes  
Nous aurons bu le vin de mai

Allons Julia la mam'zelle  
Bois avec nous ce clair bouillon  
D'herbes et de vin de Moselle  
Prosit Bandit en cotillon

Cette brigande est bientôt soûle  
Et veut Hannes qui n'en veut pas  
Pas d'amour maintenant ma poule  
Sers-nous un bon petit repas

Il faut ce soir que j'assassine  
Ce riche juif au bord du Rhin  
Au clair de torches de résine  
La fleur de mai c'est le florin

On mange alors toute la bande  
Pète et rit pendant le dîner  
Puis s'attendrit à l'allemande  
Avant d'aller assassiner

## RHÉNANE D'AUTOMNE

*À Toussaint Luca*

Les enfants des morts vont jouer  
Dans le cimetière  
Martin Gertrude Hans et Henri  
Nul coq n'a chanté aujourd'hui  
Kikiriki

Les vieilles femmes  
Tout en pleurant cheminent  
Et les bons ânes  
Braillent hi han et se mettent à brouter les fleurs  
Des couronnes mortuaires

C'est le jour des morts et de toutes leurs âmes

Les enfants et les vieilles femmes  
Allument des bougies et des cierges  
Sur chaque tombe catholique  
Les voiles des vieilles  
Les nuages du ciel  
Sont comme des barbes de biques

L'air tremble de flammes et de prières

Le cimetière est un beau jardin  
Plein des saules gris et de romarins  
Il vous vient souvent des amis qu'on enterre  
Ah ! que vous êtes bien dans le beau cimetière

Vous mendiants morts saouls de bière  
Vous les aveugles comme le destin  
Et vous petits enfants morts en prière

Ah ! que vous êtes bien dans le beau cimetière  
Vous bourgmestres vous bateliers  
Et vous conseillers de régence

Vous aussi tziganes sans papiers  
La vie vous pourrit dans la panse  
La croix nous pousse entre les pieds  
Le vent du Rhin ulule avec tous les hiboux  
Il éteint les cierges que toujours les enfants rallument  
Et les feuilles mortes  
Viennent couvrir les morts

Des enfants morts parlent parfois avec leur mère  
Et des mortes parfois voudraient bien revenir

Oh ! je ne veux pas que tu sortes  
L'automne est plein de mains coupées  
Non non ce sont des feuilles mortes  
Ce sont les mains des chères mortes  
Ce sont tes mains coupées

Nous avons tant pleuré aujourd'hui  
Avec ces morts leurs enfants et les vieilles femmes  
Sous le ciel sans soleil  
Au cimetière plein de flammes

Puis dans le vent nous nous en retournâmes

À nos pieds roulaient des châtaignes  
Dont les bogues étaient  
Comme le cœur blessé de la madone  
Dont on doute si elle eut la peau  
Couleur des châtaignes d'automne

### LES SAPINS

Les sapins en bonnets pointus  
De longues robes revêtus  
Comme des astrologues  
Saluent leurs frères abattus  
Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés  
Par les vieux sapins leurs aînés  
Qui sont de grands poètes  
Ils se savent prédestinés  
À briller plus que des planètes

À briller doucement changés  
En étoiles et enneigés  
Aux Noël's bienheureuses  
Fêtes des sapins ensongés  
Aux longues branches languoureuses

Les sapins beaux musiciens  
Chantent des Noël's anciens  
Au vent des soirs d'automne

Ou bien graves magiciens  
Incantent le ciel quand il tonne

Des rangées de blancs chérubins  
Remplacent l'hiver les sapins  
Et balancent leurs ailes  
L'été ce sont de grands rabbins  
Ou bien de vieilles demoiselles

Sapins médecins divagants  
Ils vont offrant leurs bons onguents  
Quand la montagne accouche  
De temps en temps sous l'ouragan  
Un vieux sapin geint et se couche

## LES FEMMES

Dans la maison du vigneron les femmes cousent  
Lenchen remplis le poêle et mets l'eau du café  
Dessus — Le chat s'étire après s'être chauffé  
— Gertrude et son voisin Martin enfin s'épousent

Le rossignol aveugle essaya de chanter  
Mais l'effraie ululant il trembla dans sa cage  
Ce cyprès là-bas a l'air du pape en voyage  
Sous la neige — Le facteur vient de s'arrêter

Pour causer avec le nouveau maître d'école  
— Cet hiver est très froid le vin sera très bon  
— Le sacristain sourd et boiteux est moribond

— La fille du vieux bourgmestre brode une étole

Pour la fête du curé La forêt là-bas  
Grâce au vent chantait à voix grave de grand orgue  
Le songe Herr Traum survint avec sa sœur Frau Sorge  
Kæthi tu n'as pas bien raccommodé ces bas

— Apporte le café le beurre et les tartines  
La marmelade le saindoux un pot de lait  
— Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît  
— On dirait que le vent dit des phrases latines

— Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît  
— Lotte es-tu triste Ô petit cœur — Je crois qu'elle aime  
— Dieu garde — Pour ma part je n'aime que moi-même  
— Chut À présent grand'mère dit son chapelet

— Il me faut du sucre candi Leni je tousse  
— Pierre mène son furet chasser les lapins  
Le vent faisait danser en rond tous les sapins  
Lotte l'amour rend triste — Ilse la vie est douce

La nuit tombait Les vignobles aux ceps tordus  
Devenaient dans l'obscurité des ossuaires  
En neige et repliés gisaient là des suaires  
Et des chiens aboyaient aux passants morfondus

Il est mort écoutez La cloche de l'église  
Sonnait tout doucement la mort du sacristain  
Lise il faut attiser le poêle qui s'éteint  
Les femmes se signaient dans la nuit indécise

Septembre 1901-Mai 1902.

---

## SIGNE

Je suis soumis au Chef du Signe de l'Automne  
Partant j'aime les fruits je déteste les fleurs  
Je regrette chacun des baisers que je donne  
Tel un noyer gaulé dit au vent ses douleurs

Mon Automne éternelle ô ma saison mentale  
Les mains des amantes d'antan jonchent ton sol  
Une épouse me suit c'est mon ombre fatale  
Les colombes ce soir prennent leur dernier vol

---

## UN SOIR

Un aigle descendit de ce ciel blanc d'archanges  
Et vous soutenez-moi  
Laissez-vous trembler longtemps toutes ces lampes  
Priez priez pour moi

La ville est métallique et c'est la seule étoile

Noyée dans tes yeux bleus  
Quand les tramways roulaient jaillissaient des feux pâles  
Sur des oiseaux galeux

Et tout ce qui tremblait dans tes yeux de mes songes  
Qu'un seul homme buvait  
Sous les feux de gaz roux comme la fausse oronge  
Ô vêtue ton bras se lovait

Vois l'histrion tire la langue aux attentives  
Un fantôme s'est suicidé  
L'apôtre au figuier pend et lentement salive  
Jouons donc cet amour aux dés

Des cloches aux sons clairs annonçaient ta naissance  
Vois  
Les chemins sont fleuris et les palmes s'avancent  
Vers toi

---

## LA DAME

Toc toc Il a fermé sa porte  
Les lys du jardin sont flétris  
Quel est donc ce mort qu'on emporte

Tu viens de toquer à sa porte

Et trotte trotte  
Trotte la petite souris

---

## LES FIANÇAILLES

*À Picasso*

Le printemps laisse errer les fiancés parjures  
Et laisse feuilleter longtemps les plumes bleues  
Que secoue le cyprès où niche l'oiseau bleu

Une Madone à l'aube a pris les églantines  
Elle viendra demain cueillir les giroflées  
Pour mettre aux nids des colombes qu'elle destine  
Au pigeon qui ce soir semblait le Paraclet

Au petit bois de citronniers s'enamourent  
D'amour que nous aimons les dernières venues  
Les villages lointains sont comme leurs paupières  
Et parmi les citrons leurs cœurs sont suspendus

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris  
Je buvais à pleins verres les étoiles  
Un ange a exterminé pendant que je dormais  
Les agneaux les pasteurs des tristes bergeries  
De faux centurions emportaient le vinaigre

Et les gueux mal blessés par l'épurgé dansaient  
Étoiles de l'éveil je n'en connais aucune  
Les becs de gaz pissaient leur flamme au clair de lune  
Des croque-morts avec des bocks tintaient des glas  
À la clarté des bougies tombaient vaille que vaille  
Des faux-cols sur des flots de jupes mal brossées  
Des accouchées masquées fêtaient leurs relevailles  
La ville cette nuit semblait un archipel  
Des femmes demandaient l'amour et la dulie  
Et sombre sombre fleuve je me rappelle  
Les ombres qui passaient n'étaient jamais jolies

Je n'ai plus même pitié de moi  
Et ne puis exprimer mon tourment de silence  
Tous les mots que j'avais à dire se sont changés en étoiles  
Un Icare tente de s'élever jusqu'à chacun de mes yeux  
Et porteur de soleils je brûle au centre de deux  
nébuleuses  
Qu'ai-je fait aux bêtes théologales de l'intelligence  
Jadis les morts sont revenus pour m'adorer  
Et j'espérais la fin du monde  
Mais la mienne arrive en sifflant comme un ouragan

J'ai eu le courage de regarder en arrière  
Les cadavres de mes jours  
Marquent ma route et je les pleure  
Les uns pourrissent dans les églises italiennes  
Ou bien dans de petits bois de citronniers  
Qui fleurissent et fructifient  
En même temps et en toute saison  
D'autres jours ont pleuré avant de mourir dans des

tavernes

Où d'ardents bouquets rouaient  
Aux yeux d'une mulâtresse qui inventait la poésie  
Et les roses de l'électricité s'ouvrent encore  
Dans le jardin de ma mémoire

Pardonnez-moi mon ignorance  
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers  
Je ne sais plus rien et j'aime uniquement  
Les fleurs à mes yeux redeviennent des flammes  
Je médite divinement  
Et je souris des êtres que je n'ai pas créés  
Mais si le temps venait où l'ombre enfin solide  
Se multipliait en réalisant la diversité formelle de mon  
amour  
J'admirerais mon ouvrage

J'observe le repos du dimanche  
Et je loue la paresse  
Comment comment réduire  
L'infiniment petite science  
Que m'imposent mes sens  
L'un est pareil aux montagnes au ciel  
Aux villes à mon amour  
Il ressemble aux saisons  
Il vit décapité sa tête est le soleil  
Et la lune son cou tranché  
Je voudrais éprouver une ardeur infinie  
Monstre de mon ouïe tu rugis et tu pleures  
Le tonnerre te sert de chevelure  
Et tes griffes répètent le chant des oiseaux

Le toucher monstrueux m'a pénétré m'empoisonne  
Mes yeux nagent loin de moi  
Et les astres intacts sont mes maîtres sans épreuve  
La bête des fumées a la tête fleurie  
Et le monstre le plus beau  
Ayant la saveur du laurier se désole

À la fin les mensonges ne me font plus peur  
C'est la lune qui cuit comme un œuf sur le plat  
Ce collier de gouttes d'eau va parer la noyée  
Voici mon bouquet de fleurs de la Passion  
Qui offrent tendrement deux couronnes d'épines  
Les rues sont mouillées de la pluie de naguère  
Des anges diligents travaillent pour moi à la maison  
La lune et la tristesse disparaîtront pendant  
Toute la sainte journée  
Toute la sainte journée j'ai marché en chantant  
Une dame penchée à sa fenêtre m'a regardé longtemps  
M'éloigner en chantant

Au tournant d'une rue je vis des matelots  
Qui dansaient le cou nu au son d'un accordéon  
J'ai tout donné au soleil  
Tout sauf mon ombre

Les dragues les ballots les sirènes mi-mortes  
À l'horizon brumeux s'enfonçaient les trois-mâts  
Les vents ont expiré couronnés d'anémones  
Ô Vierge signe pur du troisième mois

Templiers flamboyants je brûle parmi vous

Prophétisons ensemble ô grand maître je suis  
Le désirable feu qui pour vous se dévoue  
Et la girande tourne ô belle ô belle nuit

Liens déliés par une libre flamme Ardeur  
Que mon souffle éteindra Ô Morts à quarantaine  
Je mire de ma mort la gloire et le malheur  
Comme si je visais l'oiseau de la quintaine

Incertitude oiseau feint peint quand vous tombiez  
Le soleil et l'amour dansaient dans le village  
Et tes enfants galants bien ou mal habillés  
Ont bâti ce bûcher le nid de mon courage

---

## CLAIR DE LUNE

Lune mellifluente aux lèvres des déments  
Les vergers et les bourgs cette nuit sont gourmands  
Les astres assez bien figurent les abeilles  
De ce miel lumineux qui dégoutte des treilles  
Car voici que tout doux et leur tombant du ciel  
Chaque rayon de lune est un rayon de miel  
Or caché je conçois la très douce aventure  
J'ai peur du dard de feu de cette abeille Arcture  
Qui posa dans mes mains des rayons décevants  
Et prit son miel lunaire à la rose des vents

1909

La dame avait une robe  
En ottoman violine  
Et sa tunique brodée d'or  
Était composée de deux panneaux  
S'attachant sur l'épaule

Les yeux dansants comme des anges  
Elle riait elle riait  
Elle avait un visage aux couleurs de France  
Les yeux bleus les dents blanches et les lèvres très rouges  
Elle avait un visage aux couleurs de France

Elle était décolletée en rond  
Et coiffée à la Récamier  
Avec de beaux bras nus

N'entendra-t-on jamais sonner minuit

La dame en robe d'ottoman violine  
Et en tunique brodée d'or  
Décolletée en rond  
Promenait ses boucles  
Son bandeau d'or  
Et traînait ses petits souliers à boucles

Elle était si belle  
Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les femmes atroces dans les quartiers énormes  
Où naissaient chaque jour quelques êtres nouveaux  
Le fer était leur sang la flamme leur cerveau

J'aimais j'aimais le peuple habile des machines  
Le luxe et la beauté ne sont que son écume  
Cette femme était si belle  
Qu'elle me faisait peur

---

## À LA SANTÉ

### I

Avant d'entrer dans ma cellule  
Il a fallu me mettre nu  
Et quelle voix sinistre ulule  
Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe  
Au lieu d'en sortir comme il fit  
Adieu adieu chantante ronde  
Ô mes années ô jeunes filles

II

Non je ne me sens plus là  
Moi-même  
Je suis le quinze de la  
Onzième

Le soleil filtre à travers  
Les vitres  
Ses rayons font sur mes vers  
Les pitres

Et dansent sur le papier  
J'écoute  
Quelqu'un qui frappe du pied  
La voûte

III

Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène  
Tournons tournons tournons toujours  
Le ciel est bleu comme une chaîne  
Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté  
On y fait couler la fontaine  
Avec les clefs qu'il fait tinter

Que le géôlier aille et revienne  
Dans la cellule d'à côté  
On y fait couler la fontaine

IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus  
Et peints de couleurs pâles  
Une mouche sur le papier à pas menus  
Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur  
Toi qui me l'as donnée  
Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur  
Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tous ces pauvres cœurs battant dans la prison  
L'Amour qui m'accompagne  
Prends en pitié surtout ma débile raison  
Et ce désespoir qui la gagne

V

Que lentement passent les heures  
Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures  
Qui passera trop vite

Comme passent toutes les heures

VI

J'écoute les bruits de la ville  
Et prisonnier sans horizon  
Je ne vois rien qu'un ciel hostile  
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle  
Une lampe dans la prison  
Nous sommes seuls dans ma cellule  
Belle clarté Chère raison

Septembre 1911

---

AUTOMNE MALADE

Automne malade et adoré  
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies  
Quand il aura neigé  
Dans les vergers

Pauvre automne

Meurs en blancheur et en richesse  
De neige et de fruits mûrs  
Au fond du ciel  
Des éperviers planent  
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines  
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines  
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs  
Les fruits tombant sans qu'on les cueille  
Le vent et la forêt qui pleurent  
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille  
Les feuilles  
Qu'on foule  
Un train  
Qui roule  
La vie  
S'écoule

---

## HÔTELS

La chambre est veuve  
Chacun pour soi  
Présence neuve

On paye au mois

Le patron doute  
Payera-t-on  
Je tourne en route  
Comme un toton

Le bruit des fiacres  
Mon voisin laid  
Qui fume un âcre  
Tabac anglais

Ô La Vallière  
Qui boite et rit  
De mes prières  
Table de nuit

Et tous ensemble  
Dans cet hôtel  
Savons la langue  
Comme à Babel

Fermons nos portes  
À double tour  
Chacun apporte  
Son seul amour

## CORS DE CHASSE

Notre histoire est noble et tragique  
Comme le masque d'un tyran  
Nul drame hasardeux ou magique  
Aucun détail indifférent  
Ne rend notre amour pathétique

Et Thomas de Quincey buvant  
L'opium poison doux et chaste  
À sa pauvre Anne allait rêvant  
Passons passons puisque tout passe  
Je me retournerai souvent

Les souvenirs sont cors de chasse  
Dont meurt le bruit parmi le vent

---

## VENDÉMIAIRE

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi  
Je vivais à l'époque où finissaient les rois  
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes  
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre  
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres

Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut  
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux  
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres  
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix  
Qui chantait gravement se taisant quelquefois  
Pour que parvint aussi sur les bords de la Seine  
La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris  
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde  
Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris  
Vendangeait le raisin le plus doux de la terre  
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes  
Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants

Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil  
Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille  
Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières les  
murailles

Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras pas  
Et d'amont en aval nos pensées ô rivières  
Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées  
Aux doigts allongés nos mains les clochers

Et nous t'apportons aussi cette souple raison  
Que le mystère clôt comme une porte la maison  
Ce mystère courtois de la galanterie  
Ce mystère fatal fatal d'une autre vie

Double raison qui est au delà de la beauté  
Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient  
Double raison de la Bretagne où lame à lame  
L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaîment

Ô Paris nous voici boissons vivantes

Les viriles cités où dégoisent et chantent  
Les métalliques saints de nos saintes usines  
Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées  
Comme fit autrefois l'Ixion mécanique  
Et nos mains innombrables  
Usines manufactures fabriques mains  
Où les ouvriers nus semblables à nos doigts  
Fabriquent du réel à tant par heure  
Nous te donnons tous cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvières  
Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère toi Paris avec les divines paroles  
Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent  
Toujours le même culte de sa mort renaissant

Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang  
Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur  
Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir  
Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrir

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore  
Qui fixes notre humeur selon ta destinée  
Et toi qui te retires Méditerranée  
Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties  
Ces très hautes amours et leur danse orpheline  
Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un rôle infini qui venait de Sicile  
Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés  
Et ces grappes de morts dont les grains allongés  
Ont la saveur du sang de la terre et du sel  
Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel  
Obscurci de nuées faméliques  
Que caresse Ixion le créateur oblique  
Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d'Afrique

Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille  
L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes  
Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là  
Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla

Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face  
Visages de la chair de l'onde de tout  
Ce que l'on peut imaginer  
Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives  
Et les noyés flottant sur son onde nouvelle  
Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives

Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil  
À leurs pâles époux couchés sur les terrasses  
Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil  
Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts  
Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver

Et j'entendis soudain ta voix impérieuse  
Ô Rome  
Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées  
Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix  
Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican  
Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a  
La saveur du sang pur de celui qui connaît  
Une autre liberté végétale dont tu  
Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne de trirègne est tombée sur les dalles  
Les hiérarques la foulent sous leurs sandales  
Ô splendeur démocratique qui pâlit  
Vienne la nuit royale où l'on tuera les bêtes  
La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe  
Une foule de rois ennemis et cruels  
Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle  
Sortiront de la terre et viendront dans les airs  
Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence  
C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblence  
Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil

Quand les heures tombaient parfois comme les feuilles  
Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière  
Qui joignait la limpidité de ces rivières

Ô Paris le vin de ton pays est meilleur que celui  
Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord

Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible  
Mes grappes d'hommes forts saignent dans le pressoir  
Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe  
Parce que tu es beau et que seul tu es noble  
Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir  
Et tous mes vigneron dans ces belles maisons  
Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux  
Dans ces belles maisons nettement blanches et noires  
Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire  
Mais nous liquides mains jointes pour la prière

Nous menons vers le sel les eaux aventurières  
Et la ville entre nous comme entre des ciseaux  
Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux  
Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance  
Troublant dans leur sommeil les filles de Coblenche

Les villes répondaient maintenant par centaines  
Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines

Et Trèves la ville ancienne  
À leur voix mêlait la sienne

L'univers tout entier concentré dans ce vin  
Qui contentait les mers les animaux les plantes  
Les cités les destins et les astres qui chantent  
Les hommes à genoux sur la rive du ciel  
Et le docile fer notre bon compagnon  
Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même  
Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front  
L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante  
Tous les noms six par six les nombres un à un  
Des kilos de papier tordus comme des flammes  
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements  
Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment  
Des armées rangées en bataille  
Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres  
Au bord des yeux de celle que j'aime tant  
Les fleurs qui s'écrient hors de bouches  
Et tout ce que je ne sais pas dire  
Tout ce que je ne connaîtrai jamais  
Tout cela tout cela changé en ce vin pur

Dont Paris avait soif  
Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles  
Végétation Accouplements musiques éternelles  
Mouvements Adorations douleur divine  
Mondes qui vous ressemblez et qui nous ressemblez  
je vous ai bu et ne fus pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers  
Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les  
bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris  
Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement  
Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine  
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine





## APOLLINAIRE

### Alcools



À la fin tu es las de ce monde  
ancien

Bergère ô tour Eiffel le  
troupeau des ponts bêle ce  
matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et  
romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme  
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres...